Quatre témoignages de femmes sur l'univers concentrationnaire roumain, en langue française : *Le Cachot des marionnettes* (1990) de Madeleine Cancicov, *L'Évasion silencieuse* (1990) de Lena Constante, *Les Années volées* (1992) d'Oana Orlea et *Les Années de plomb* (2007) de Lélia Trocan.

Alain VUILLEMIN

Écrire pour ne pas oublier, pour « se souvenir » (Cancicov 1990: 8), pour raconter une souffrance indicible, l'horreur d'années volées, passées en détention ou en déportation en Roumanie, entre 1947 et 1964, pour des motifs arbitraires, telle est l'intention partagée qui paraît avoir inspiré quatre témoignages de femmes, conçus en français et publiés en France, *Le Cachot des marionnettes* de Madeleine Cancicov et *L'Évasion silencieuse* de Lena Constante, parus en 1990, *Les Années volées* d'Oana Orlea, née Maria-Oana Cantacuzino, en 1992, et, en 2007, *Les Années de plomb* de Lélia Trocan. Les deux premiers récits ont été élaborés, le premier à partir de 1977 et le second dès 1964, « sans aucun espoir de [les] voir jamais publié(s) » (Constante 1990: 298). Ils l'ont été néanmoins aussitôt que le Rideau de Fer s'est effondré à la fin de 1989. Les souvenirs d'Oana Orlea ont été recueillis plus tard, en France, en juillet 1990, par une journaliste roumaine, Mariana Marin, puis transcrits et édités en français en 1992 à partir d'une version roumaine, parue en 1991. Dans *Les Années de plomb*, Lélia Trocan, née en 1948, retrace en français le calvaire de sa famille, originaire de Mehedinți et déportée en 1951, avec des dizaines de milliers d'autres Roumains, vers le Bărăgan. Ces auteures appartiennent à des générations différentes. Les situations ne sont pas non plus identiques. Lélia Trocan se livre à une remontée dans le temps, vers ses souvenirs d'enfance. Oana Orlea raconte comment elle a passé deux années en diverses prisons, à l'âge de seize ans, au temps de son adolescence, pour avoir distribué quelques tracts. Madeleine Cancicov et Lena Constante ont été arrêtées et incarcérées pour des raisons politiques et idéologiques diamétralement opposées, la première pour avoir professé des opinions conservatrices, hostiles aux communistes, et la seconde pour avoir été trop proche, notamment, d'un ancien ministre communiste, Lucrețiu Pătrășcanu, tombé en disgrâce, arrêté en 1952, exécuté en 1954 et réhabilité en 1968. Nul n'échappait donc à l'arbitraire en Roumanie en ce temps. La souffrance, la violence, le malheur commun effacent les différences idéologiques et nivellent les conditions sociales. Inspirés par une même volonté têtue de témoigner, ces quatre récits se complètent pour proposer une sorte de « radiographie » [1] de l'univers carcéral et concentrationnaire roumain. C'était un lieu où, par définition, on était privé de toute liberté. On n'y pénétrait pas sans être

[1] Trocan 2007, quatrième page de couverture.

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)

meurtri. On n'en revenait pas intact. Comment y basculait-on ? Que révèlent ces écrits, vécus, autobiographiques, sur la manière dont on y était incarcéré, détenu et détruit ?

I. L'Incarcération

La manière dont on était happé et broyé par cet univers carcéral a été résumé par Lena Constante dans un autre témoignage, publié en langue roumaine, celui-ci, en 1993, *Evaderea imposibilă. Penitenciarul politic de femei Miercurea Ciuc (1957-1961)* (L'Évasion impossible. Le pénitencier politique de femmes de Miercurea Ciuc) :

> incertitudes, peurs, arrestations, procès, injustices, perquisitions, condamnations, dossiers secrets, conversations téléphoniques interceptées, informateurs, faux-témoignages, dénonciations… (Constante, *apud* Both 2008: 69),

caractérisaient l'atmosphère de l'époque, rapporte une de ses critiques, Ioana Both. Les écrits de Madeleine Cancicov, d'Oana Orlea, de Lélia Trocan et maints autres témoignages corroborent cette description. Les incarcérations n'étaient pas toujours immédiates. Une longue traque précédait les arrestations et la détention administrative pouvait durer quelquefois plusieurs années avant un procès qui n'avait pas toujours lieu.

La traque était générale. Dans *Le Cachot des marionnettes,* Madeleine Cancicov rappelle

> d'abord le souvenir de ce qu'elle appelle la « marée », l'infiltration [… de] tous les secteurs de la politique roumaine [… puis les] obligations de dénonciation [… la] description des mouchards […]. Plus tard [venait] l'heure des tribunaux. (Jean Mouton, *Introduction*, in Cancicov 1990: 14).

Dans *Les Années volées*, Oana Orlea prend conscience de ce qu'elle avait été surveillée pendant plusieurs mois. On devine qu'il en a été de même, pour d'autres raisons, pour Lena Constante, à travers ce qu'elle laisse paraître dans *L'Évasion silencieuse*. Cette surveillance, cette suspicion, tantôt discrète, tantôt ostentatoire, était un signe précurseur, avant-coureur, de la catastrophe à venir.

Les arrestations étaient brutales. Elles pouvaient se produire à tout moment.

> Les arrestations se succédaient de jour comme de nuit, dans la rue ou au domicile […]. Il ne se passait pas de jour sans que quelqu'un disparaisse. Happé dans la rue : une voiture s'arrêtait, des zombies vous sautaient dessus, et salut, au revoir la compagnie, pour des mois, des années ou pour l'éternité. Les arrestations au domicile avaient lieu surtout la nuit et si, après minuit, on frappait à leur porte, les gens savaient ce qui les attendait […]. La terreur régnait mais tout finissait par se savoir (Orlea 1992: 16).

C'est exactement ce scénario que décrit Lena Constante au début de son livre, *L'Évasion silencieuse* :

> ils avaient sonné à une porte à 11 heures du soir. Entendant la sonnette, je savais déjà que c'étaient eux […]. J'ai hésité plusieurs minutes […]. J'allais à pas lents vers la porte. C'était minuit. (Constante 1990: 9-10)

La violence n'était pas exclue, raconte Madeleine Cancicov :

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)

> une nuit, la paix gémit sous les bottes et les cris. Le repas fut bousculé, le silence piétiné. Les armoires furent éventrées, les tiroirs jetés par terre, les matelas crevés, les meubles renversés […]. Et, bientôt, tout ne fut qu'un immense fouillis au milieu de la chambre. Et, debout, sans paroles, sans mouvement, nous regardions celui qu'on emmenait… (Cancicov 1990: 61).

Ensuite commençait un long calvaire.

Les interrogatoires étaient d'une très grande brutalité. Ils pouvaient durer des mois et des années. On n'y résistait pas non plus. Librement convoquée par la *Securitate*, les services de la Sécurité de l'État, Oana Orlea est immédiatement malmenée. Elle avoue :

> Quelques heures plus tard je leur avais « tout » dit. Je ne me souviens plus du nombre de gifles que j'avais encaissées […]. Ils m'ont tordu les bras dans le dos et ont fixé les menottes bien au-dessus du coude. Les bras fortement tirés vers l'arrière, les poumons comprimés, je respirais mal. Ils ont serré. Fort. Très fort. C'est efficace […] la douleur coule à flot […]. Bien sûr que je leur aie dit ce que je savais […]. Les interrogatoires duraient des jours et des nuits d'affilée. Même quand ils savaient tout, ils continuaient de « traiter » leur proie […]. Les interrogatoires étaient agrémentés de jurons et de grossièretés (Orlea 1992: 27-30).

Au début de *L'Évasion silencieuse*, Lena Constante dit n'avoir conservé de ces « enquêtes […] que le souvenir de [sa] peur » (Constante 1990: 10). Cette peur, panique, était « permanente » (Constante 1990: 49). Pour elle, la torture a duré du 17 janvier 1950, date de son arrestation, jusqu'au 08 avril 1954, le premier des six jours de son procès. Le 11 avril 1954, Lena Constante était condamnée à douze ans de prison. Le supplice subi par Madeleine Cancicov dans *Le Cachot des marionnettes* est analogue.

L'enquête et les interrogatoires sont menés jours et nuits, parfois plusieurs fois par nuit. On la bat, on la fouette, on la torture. Elle explique:

> Les méthodes varient, sac à son, bâton en caoutchouc, lanières ou tringles. Ou simplement les bottes. Et toutes les positions sont exercées […]. Il y a aussi les coups sur la tête […], les chocs électriques. Et la fantaisie de chaque enquêteur s'en mêle… (Cancicov 1990: 85).

Les raffinements étaient diaboliques. La raison finit par chavirer. Personne ne résistait à la torture. Les accusées ont signé les aveux les plus invraisemblables.

Dans *Les Années de plomb* de Lélia Trocan, c'est un ordre de déportation qui précipite par trains entiers des milliers de familles dans l'enfer concentrationnaire. Dans les témoignages de Madeleine Cancicov, de Lena Constante et d'Oana Orlea, le cauchemar, l'incarcération, commence pour chacune par des signes avant-coureurs, le sentiment d'une traque, d'une surveillance ou d'une suspicion qui va croissant. Les arrestations sont ensuite brutales, inattendues. Les interrogatoires, enfin, menés pendant des semaines, des mois, des années, brisent les personnes, usées, entretemps, par un internement dans des conditions inhumaines.

II. La détention

Les conditions de détention passent souvent toute description. Dès l'arrestation, tous les effets personnels étaient confisqués. Les détenues étaient

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)

immédiatement privées de leur « lacets, montres, soutien-gorge et ceinture » (Orlea 1992: 31). Elles perdaient aussi tout droit à quoi que ce fût. Nulle intimité ne pouvait être préservée. Des « matons », des gardiens, les épient en permanence, où qu'elles soient enfermées, transférées ou isolées.

L'emprisonnement commençait en des geôles et des cachots situés dans les sous-sols et les caves des maisons ou des immeubles occupés par la *Securitate*. Dans *Le Cachot des marionnettes,* les premières nuits, Madeleine Cancicov est confinée en des cellules, « une sorte de boite à allumettes » (Cancicov 1990: 81), qui étaient parfois si étroites que la prisonnière ne pouvait ni s'asseoir, ni se retourner. En deux années d'internement, Oana Orlea connaîtra dans Les *Années volées* treize prisons différentes et, dans chacune, plusieurs conditions d'enfermement. Le plan de son livre reconstitue son trajet : Rahova, le premier centre où elle est arrêtée et interrogée, Văcăreşti, une prison de droit commun où commence son apprentissage de détenue, Jilava où les internées étaient à quarante ou cinquante par cellule, Ghencea où elle se trouve mêlée à des prostituées, à des voleuses et à des criminelles, Pipera, une ferme agricole où travaillaient entre deux cent et quatre cents « politiques, droits-communs, petite délinquance » (Orlea 1992: 65), Târgşor où elle côtoie de grandes criminelles, Mislea où elle fait l'expérience du « mitard », du cachot et de l'isolement, au secret absolu, Ploieşti, une autre prison de la *Securitate* où elle est à nouveau interrogée, Jilava de nouveau, puis un lieu non identifié où elle est brièvement hospitalisée, Rahova encore, puis la prison Malmaison, à Bucarest, dont la « réputation [était] terrible » (Orlea 1992: 141), où elle simule une tentative de suicide et, enfin, une cellule, au Ministère de l'Intérieur, à Bucarest, la dernière nuit avant d'être libérée. En comparaison, en douze années, Lena Constante ne connaît que quatre prisons de la *Securitate* et deux pénitenciers, celui de Dumbrăveni de 1954 à 1957 et celui de Miercurea-Ciuc de 1957 à 1961.

La promiscuité était totale. D'une prison à une autre entre 1952 et 1954, alors qu'elle n'avait que seize ans lors de son arrestation, Oana Orlea s'est trouvée internée avec des détenues de tous âges et de toutes conditions, « ramassée à la pelleteuse par la *Securitate* aux quatre coins du pays » (Orlea 1992: 59). Beaucoup de ces femmes s'étaient retrouvées en prison *par hasard* (sic).[2] Elles sont jeunes ou vieilles, ce sont des paysannes et des citadines, des intellectuelles et des illettrées, des malades, des cancéreuses, des tuberculeuses, des phtisiques, des folles, des épileptiques, des religieuses et des prostituées, des nonnes et des cambrioleuses, et de grandes criminelles à Târgşor, telle « Danielle Darrieux » (Orlea 1992: 76), surnommée ainsi en raison de sa ressemblance avec l'actrice française, coupable de dix-sept meurtres reconnus. Aucune intimité n'était concevable : « humilier, le détenu par le biais de ses fonctions physiologiques [était] facile, efficace et amusant [pour les gardiens] » (Orlea 1992: 42), explique Oana Orlea. « Une chose est certaine », ajoute-t-elle, « nous devions nous habituer à faire ce que nous avions à faire en public. Avec l'indifférence des animaux… » (Orlea 1992: 42). Les promenades, à Jiliva, se font au fond d'une fosse, en tournant en rond, les mains dans le dos, sous les aboiements des gardiennes et sans avoir le droit de parler. La nuit, toujours à Jilava, note Madeleine Cancicov dans *Le Cachot des Marionnettes*,

[2] Orlea 1992: 59 (en italiques dans le texte).

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)

« dans les corridors de la prison se réveille l'écho des injures, des matraques et des cris » (Cancicov 1990: 122). Il faudrait ajouter la saleté, la crasse, les odeurs, les relents des tinettes, la puanteur des excréments, le froid et la faim. Dans les « wagons de pestiférés » des déportés de Bărăgan, dans les trains de marchandises qui les emmènent vers leur destins dans *Les Années de plomb*, l'horreur est porté à un paroxysme : les morts se mêlent aux vivants, « le monde sentait la charogne » (Trocan 2007: 13). Á l'arrivée, les survivants, condamnés à une vie larvaire, se terrent dans des fosses souterraines, dans la boue et dans la glaise.

Á l'inverse, pour les prisonnières politiques, l'isolement, au secret, sans aucune communication avec l'extérieur, était l'épreuve la plus dure, la plus pénible. Dans *Les Années volées*, Oana Orlea révèle qu'il existait au premier étage de la prison de Mislea trois « secrets », trois chambrées où étaient confinées les détenues qui n'avaient pas le droit de travailler : « deux chambrées de quarante, cinquante femmes [qui] formaient le Petit Secret » (Orlea 1992: 84), et, au fond du couloir,

> en retrait et parfaitement isolé, se trouvait le Grand Secret. Y survivaient, grâce à leur force morale, quelques politiques condamnées à des peines allant de dix ans… à la perpétuité, considérées comme les pires ennemies du régime. (Orlea 1992: 84)

Lors de son arrestation, Oana Orlea avait eu l'occasion de se retrouver au secret absolu, dans un isolement total, pendant « un pauvre petit mois » (Orlea 1992: 32), dans les semaines qui avaient suivi son arrestation. Elle sera aussi enfermée pendant deux mois dans le « mitard » de la prison de Mislea. Un commentaire, ajouté immédiatement, une allusion à Lena Constante et à « ceux qui sont restés seuls dans leur cellule pendant cinq ans » (Orlea 1992: 32), insiste sur la dureté de cette épreuve. *L'Évasion silencieuse* de Lena Constante décrit en détail ce qu'il en a été pour l'auteure de ces « trois mille jours seule dans les prisons roumaines », comme l'indique le sous-titre. C'est de cette expérience, de cet « état de détention en lui-même […] au jour le jour » (Constante 1990: 20), qu'elle parle. Au total, en comptant sa toute première arrestation, précise-t-elle à la fin de son récit, c'est huit années et demie de solitude et de déréliction que Léna Constante aura subies.

Il a existé d'autres lieux de souffrance et d'épouvante dans l'univers carcéral et concentrationnaire roumain. Oana Orlea en esquisse une brève énumération : « Aiud, Miercurea-Ciuc, Gherla, Ocnele-Mari, Cavnic, Robu, Bragadiru, Codlea… Sans oublier le fleuron de cette couronne, le fameux Canal [du Danube], avec sa guirlande de camps : Salcia, Periprava, Poarta-Albă, Capul-Midia, Peninsula, Cerna-Voda et j'en passe… » (Orlea 1992: 70). Partout, les conditions de détention, de promiscuité et d'isolement étaient atroces. Oana Orlea y fait d'ailleurs allusion, en évoquant sur la fin de son livre

> ce que fut Piteşti. Une expérience unique en Europe [où] des hommes, pour la plupart des étudiants, ont été dressés, *par la torture à la torture* (sic)[3]. La torture sévissait vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans les cellules, pratiquée par des *détenus politiques* qui étaient devenus eux-mêmes des tortionnaires… (Orlea 1992: 105-106).

[3] Orlea 1992: 105 (en italiques dans le texte).

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)

Entre 1949 et 1952, la prison de Piteşti fut une sorte de laboratoire où la torture fut utilisée pour « ré-éduquer » des prisonniers politiques. Piteşti fut « l'une des îles le plus odieuses » (Ierunca 1996: 145), de l'archipel concentrationnaire roumain.

III. La dilacération

Le processus de destruction de la personnalité commençait dès le premier interrogatoire. Ces « mémoires de prison » en témoignent, le système carcéral était délibérément conçu pour briser toute velléité de résistance. C'était un phénomène de désintégration, « dilacération de l'individu » de déchirement violent, explique Oana Orlea à ce propos dans *Les Années volées*. Il serait vain, pourtant, d'en trouver une description clinique dans ces récits. Ces « mémoires » autobiographiques ont été reconstruits, quelquefois quinze ou vingt ans après les événements. Ce qu'ils proposent, ce sont des bribes de réminiscences, éclatées, marquées par le souvenir de la peur, de la déréliction et du repliement.

La peur était un état permanent. Dès les premiers interrogatoires, la violence, la torture, le mélange de « brutalités à un semblant d'« humanité » (Orlea 1992: 62) avait pour but de « corroder les résistances des prisonnières » (Orlea 1992: 52), explique Oana Orlea. « Tout [était] minutieusement pensé, calculé, ordonné » (Orlea 1992: 32), commente-t-elle dans *Les Années volées*. Il en résultait aussi, ajoute-t-elle:

> une chance, pour la plupart d'entre nous : les règles s'arrêtaient après l'arrestation, au cours des interrogatoires. Elles revenaient parfois, quand les grandes peurs s'estompaient. (Orlea 1992: 42-43).

Cette observation, faite au détour d'une phrase, révèle l'intensité de l'angoisse que chacune éprouvait et sa manifestation psychosomatique. L'isolement ou, au contraire, la solitude dans une promiscuité forcée, la surveillance constante, les fouilles, les brimades, les corvées, les punitions, la défiance, la délation (il existait des « moutons », des compagnes de cellules qui étaient chargées d'épier et de dénoncer leurs co-détenues), bref « la guerre pour la survie » (Orlea 1992: 62), entretenaient cette sensation de détresse.

Les délires, la démence, les aberrations en étaient la conséquence. Dans *Les Années volées*, Oana Orlea croise de nombreuses détenues « au bord de la folie » (Orlea 1992: 59), des maniaques, des mythomanes, des délirantes, de grandes démentes parfois. « Nulle part ailleurs », avoue-t-elle à propos de la prison de Ghencea, « je n'ai ressenti […] une telle dilacération de l'individu » (Orlea 1992: 62). L'isolement et l'inactivité étaient des circonstances aggravantes. C'est ce que décrit *L'Évasion silencieuse* de Lena Constante qui relate une expérience unique :

> une femme, seule, pendant de longues années. Des années faites d'heures, de minutes, de secondes […] 86 400 secondes par jour, qui vous rampent lentement tout le long du corps, serpents visqueux spiralant de vos pieds jusqu'à votre gorge, sans trêve, sans pitié, du matin jusqu'au soir et dans les nuits d'insomnie, trop fréquentes […], sans remède et sans fin. (Constante 1990: 21)

Le récit est tenu comme un journal. Lena Constante compte les jours, donne des dates, mesure les dimensions de sa cellule, la longueur de ses pas, le nombre de

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)

ses allés et venues, ressasse son désarroi : « j'ai vécu, seule, en cellule, 157 652 800 secondes de solitude et de peur. Cela se hurle ! » (Constante 1990: 5). En demeure-t-on, après cinq ans, « sain d'esprit » (Orlea 1992: 32), se demande Oana Orlea dans *Les Années volées* ? Ce qui est sûr, c'est que, au terme de son livre, Lena Constante refuse de se faire un « titre de gloire » (Constante 1990: 298) de cette épreuve.

L'évasion ne pouvait être que « silencieuse », intérieure. C'est un processus de désintégration psychique, de déchirement, de scission de soi, qui est éprouvé. C'est dans un cachot, dans la première prison où elle fut enfermée, que Lena Constante prit

> conscience de [sa] dualité. J'étais deux. Car j'étais là et je me voyais là. J'étais deux. Car je ne pouvais passer à travers cette porte verrouillée [celle du cachot] et pourtant je pouvais être ailleurs. (Constante 1990: 14)

La seule issue était de fuir, rapporte-t-elle:

> fuir hors de moi-même. Abandonner ce corps qui n'était que souffrance. Cette chair misérable et affamée. Nier le « moi » de mon corps. Ne plus vivre sa douleur. Ne plus trembler de sa peur. Lui ne pouvait être que là. Moi, je pouvais être ailleurs […]. Moi, je me ferai pousser des ailes. Des ailes d'oiseau. Des ailes de vent. Des ailes d'étoiles. Et je m'évaderai… (Constante 1990: 14)

Des paroles muettes, silencieuses, composent des poèmes, traduisent des vers, racontent des histoires, reconstruisent des pièces de théâtre, narrent des contes. « Sans crayon, sans papier, sans expérience, je me suis timidement faufilée, pas à pas, dans un monde qui n'était pas le mien, la poésie » (Constante 1990: 73). Ces exercices spirituels, Lena Constante les pratique en son for intérieur aussi bien en français qu'en roumain. Elle découvre « la force salvatrice des mots „ en liberté ” » (Both 2008: 75). Elle y aurait puisé sa force de résistance intérieure. Son livre, *L'Évasion silencieuse*, a voulu en être le témoignage.

Ce qui corrode la personnalité des détenues en ces prisons c'est le règne permanent de la peur, associé au froid et aux privations. Á propos de *L'Évasion silencieuse*, Lena Constante explique qu'elle avait voulu restituer, par un style particulier, ce qu'elle appelait « les trois F de la terreur : la [frousse] peur [n. I. B : „ Frira ” en roumain], la faim, le froid… » (Both 2008: 76). Le délire, les hallucinations, en étaient souvent une conséquence. C'était peut-être la seule évasion intérieure concevable. *Le Cachot des Marionnettes* de Madeleine Cancicov, *Les Années volées* d'Oana Orlea en décrivent d'autres aspects individuels. *Les Années de plomb* de Lélia Trocan en élargissent les dimensions collectives. Partout, les personnalités étaient brisées, les individualités niées, la liberté aliénée.

CONCLUSION

L'existence de l'univers carcéral et concentrationnaire roumain entre 1947 et 1989 a fait surgir dans la littérature, depuis 1990, en Roumanie, près de trois cents livres, interdits auparavant par une censure toute puissante, sur « les atrocités des prisons politiques, des camps de travail forcé, de la déportation, de l'ostracisme social… » (Braga 2008: 5). *Le Cachot des Marionnettes* de Madeleine Cancicov, *L'Évasion silencieuse* de Lena Constante, *Les Années volées* d'Oana Orlea et *Les*

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)

Années de plomb de Lélia Trocan relèvent de ce genre particulier des « mémoires de prison » (Braga 2008: 5), qui est d'ailleurs apparu partout, en Europe centrale et orientale, aussitôt que la liberté d'expression s'est trouvée rétablie dans ces pays après la chute du Rideau de Fer en 1989. Ces quatre récits, bouleversants, décrivent en français ce qu'il en a été des souffrances de tout un peuple, pendant près d'un demi-siècle, à travers quatre destinées particulières, toutes différentes et, en même temps, très semblables. Dans *Les Années de plomb*, une génération après, Lélia Trocan reconstitue l'histoire de sa famille et celle de sa propre vie, au temps des grandes déportations du Bărăgan au début des années 1950. Dans *Les Années volées*, Oana Orlea raconte comme sa vie a chaviré, entre 1952 et 1954. Accusée de trahison en 1949, condamnée à vingt ans de prison, Madeleine Cancivov évoque dans *Le Cachot des Marionnettes* ce qu'elle a subi pendant quinze années de détention, en différents lieux, avant d'être libérée en 1964 contre le versement d'une rançon, payée par des amis, et d'être autorisée à partir en exil, à Londres, en Grande-Bretagne. *L'Évasion silencieuse* de Lena Constante décrit une expérience terrifiante : « trois mille jours seule dans les prisons roumaines », en cellule, au secret total. Ces quatre témoignages de femmes sont d'abord des documents. Ce ne sont pas des œuvres littéraires, des ouvrages de fiction ou d'imagination. Ce sont des épreuves qui ont été vécues, quatre vies qui ont basculé, brutalement, dans un monde de souffrances indicibles, après une traque plus ou moins longue, marquée par une ou plusieurs arrestations et par une instruction, par des interrogatoires où la torture, physique et psychologique, était méthodiquement pratiquée. Qu'il y ait eu ou non un procès et un jugement, les modalités de détention subies ont été très diverses. Le système carcéral roumain comprenait de multiples lieux d'internement, d'enfermement, de transit, de travail forcé ou de déportation, où le degré de coercition pouvait varier en des proportions extrêmes. Il en a résulté pour chacune de ces prisonnières – elles en font toutes l'aveu – un processus de destruction, de « dilacération » (Orlea 1992: 62) profond de la personnalité. Le système avait pour but de briser les individus, de les réduire au désespoir, de les acculer à la folie. Ces vies, « volées », témoignent de la détresse de chacune et aussi de celle de toutes ces autres détenues, anonymes, innombrables, qu'elles ont croisées en chaque prison. Ces récits, ces quatre regards, évoquent d'une manière emblématique ce qui a été le destin historique de toute une génération en Roumanie. C'est ce qui fait le prix de ces témoignages. Ils décrivent ce qu'il en a été, en ce temps, entre 1947 et 1964, de « l'état de détention en lui-même » (Constante 1990: 20) et de l'univers carcéral et concentrationnaire roumain. Ce sont aussi des cris de révolte et de désespoir qui nous interpellent. Ce qu'ils décrivent, ce qu'ils dénoncent nous concernent tous.

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)

Bibliographie

Both 2008: Ioana Both, « Des mots et des nombres… », in *Caietele Echinox, Mémoires de prison. Prison Memoirs*, Cluj-Napoca, Centrul de Cercetare a Imaginarului, Universitatea « Babes-Bolyai », Fundația Culturală Echinox.

Braga 2008: Corin Braga, « La Mémoire de la souffrance », in *Caietele Echinox, Mémoires de prison. Prison Memoirs*, Cluj-Napoca, Centrul de Cercetare a Imaginarului, Universitatea « Babes-Bolyai », Fundația Culturală Echinox, volumul 15.

Cancicov 1990: Madeleine Cancicov, *Le Cachot des marionnettes*, Paris, Critérion.

Constante 1990: Lena Constante, *L'Évasion silencieuse*, Paris, La Découverte.

Ierunca 1996: Virgil Ierunca, *Piteşti, laboratoire concentrationnaire (1949-1952)*, Paris, Michalon.

Orlea 1992: Oana Orlea, *Les Années volées*, Paris, Seuil, 1992. Version roumaine : Oana Orlea, „Ia-ți boarfele şi mişcă", interviu de Mariana Marin, Bucureşti, Editura Cartea Românească, 1991.

Trocan 2007: Lélia Trocan, *Les Années de plomb*, Paris, L'Harmattan.

Four Testimonies of the Romanian Concentration Camp Universe: *The Dungeon of Puppets* (1990) by Madeleine Cancicov, *The Silent Escape* (1990) by Lena Constante, *The Stolen Years* (1992) by Oana Orlea and *The Lead Years* (2007) by Lelia Trocan

Writing to remember and to tell the horror of the "stolen" years spent in detention or deportation in Romania between 1947 and 1964 seems to have been the common purpose that has inspired the stories of four women authors. The novels, *The Dungeon of Puppet* by Madeleine Cancicov and *The Silent Escape* by Lena Constante, both published in 1990, *The Stolen Years* by Oana Orlea, born Cantacuzino, published in 1992, *The Lead Years* by Lelia Trocan published in 2007 have been written French and published in France. Inspired by the same trial, the imprisonment in concentration camps, these stories provide a "snapshot" of the prison environment. One could not enter that infernal space and leave it alive from a spiritual point of view. The process of disintegration of individuals began during the first interrogatory. Torture was systematically practiced. The result for each of these prisoners, according to their own confession, was a process of "shredding" or of destruction of their respective personality. The system was designed to break down, to drive to despair, to lead its victims to madness. The stories of these stolen lives constitute testimonies of the despair of each of those prisoners who were the authors themselves or of other uncountable unknown victims crossed in the prisons where the authors had been. That is what makes the value of these testimonies.

Université d'Artois – Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs »
du P.R.E.S. Université Paris-Est
FRANCE

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)

BDD-V2682 © 2013 Editura Alfa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:47:52 UTC)